

VILLA BRACASSOL

CHAPITRE II

(Suite.)

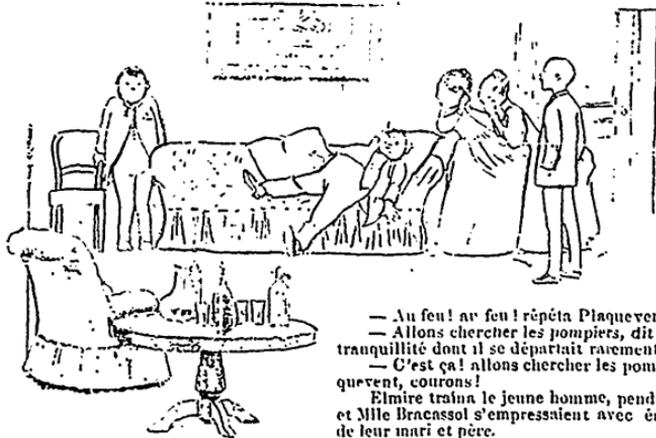
Ici une courte description de la villa Bracassol devient nécessaire pour que l'on comprenne l'événement qui se prépare.

La maison, la plus belle du pays, s'élevait au milieu d'un grand jardin entouré de murs très hauts. L'élévation inaccoutumée de ces murs était un moyen imaginé par Bracassol pour obtenir de l'ombre. Derrière la maison s'étendait la basse-cour n'occupant qu'une partie du jardin et fermée par une grille en bois. La maison était ornée de deux perrons: l'un pour descendre dans le jardin de devant, l'autre dans celui de derrière. De ce dernier perron partait une allée assez longue qui aboutissait juste à la porte par laquelle on pénétrait dans le pavillon chinois.

Retournons maintenant au salon où nous avons laissé Mme Bracassol, Hortense, M. Plaquevent et Oscar. Ils causaient en attendant que Mme et Mlle Plaquevent eussent fini de remettre en état la robe verte, quand, tout à coup, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier qui conduisait de la chambre de Bracassol au salon. La porte s'ouvrit avec fracas et les assistants effarés virent apparaître l'infortuné marchand de sucre.

Ses cheveux étaient en désordre, ses yeux brillants, sa figure d'un rouge ardent.

— Au feu! au feu! cria-t-il en se laissant choir sur le canapé où il resta évanoui.



— Au feu! au feu! répéta Plaquevent terrifié.

— Allons chercher les pompiers, dit Oscar avec la tranquillité dont il se départait rarement.

— C'est ça! allons chercher les pompiers! dit Plaquevent, courons!

Elmire traîna le jeune homme, pendant que Mme et Mlle Bracassol s'empresaient avec émotion auprès de leur mari et père.

Le bonheur voulut qu'ils rencontrassent le père Guillereux à quelques mètres de la maison.

— Il y a le feu chez les Bracassol! rassemblez les pompiers! dépêchez-vous, mon ami! cria Plaquevent avec supplication.

Les pompiers de Gravigny étaient au nombre de quatre dont le capitaine, qui se trouvait être M. Cranoisy. Comme c'était dimanche, ils avaient revêtu leurs uniformes et, installés dans l'auberge de leur capitaine, ils l'écoutaient parler politique. Il fut donc facile de les trouver.

Mais la nouvelle qu'il y avait un feu, un vrai feu, dans la commune les bouleversa vivement.

Depuis que cet utile et honorable corps s'était constitué, il n'avait eu que l'occasion d'éteindre une meule de foin qui fermentait. Ce fut, par conséquent, avec une émotion mêlée d'orgueil que les trois pompiers s'attelèrent à la pompe pour aller accomplir leur périlleuse mission.

Tout le village apprenant ce sinistre se mit en route derrière eux.

Plaquevent les excitait de la voix et du geste il en oubliait la sueur qui ruisselait sur sa figure.

Oscar, tout en les accompagnant, était fort intrigué de n'avoir pas vu remplir la pompe.

Voulant faire cesser son incertitude, il demanda au capitaine Cranoisy, avec beaucoup de sérieux, si à Gravigny on n'avait pas l'habitude de se servir d'eau pour éteindre le feu. Celui-ci, malgré la gravité de ses fonctions, ne put s'empêcher de sourire à la question du jeune homme.

— Si fait! répondit-il, la pompe est pleine.

— De quoi?

— D'eau, par bien!

— Où l'avez-vous pris?

— Dans la mare.

— Quand donc?

— La dernière fois que nous avons fait la manœuvre.

— Et c'était?

— A la fin de l'automne dernier.

— Eh bien, pensa Oscar, elle doit être propre!

On arrivait sur le lieu de l'incendie, et cependant on ne distinguait pas la moindre flamme.

(Voir la suite page 7)